



Gérard Cartier

À A A A A

*Trois villes des commencements* de Constantin Kaitéris  
(*Les arêtes*, 2015)

Voici un joli livre qui fait remonter le souvenir d'un temps révolu où les recueils de poésie étaient souvent d'une consistance fragile qui les rendait d'autant plus précieux : une quarantaine de pages non cousues sous une légère jaquette de papier coloré ornée d'une vignette collée à la main (trois pyramides stylisées), publiées par un petit éditeur au nom insolite. Constantin Kaitéris y évoque trois villes mythiques qu'il a fréquentées jadis pour des raisons professionnelles (il a longtemps enseigné à l'étranger) ou familiales (son père est d'origine grecque), toutes trois situées sur une sorte de Nil mythique qui irrigue les premières civilisations.

Alexandrie tout d'abord, qu'il sillonne à l'aventure, poussant des portes, gravissant des escaliers poussiéreux, retrouvant le nom de compagnies maritimes oubliées et, sur un journal jauni charrié par un tourbillon, le rire de Nasser : Alexandrie est un « *palimpseste* », s'égarer dans la ville c'est se perdre dans le temps. Cette cité à la présence inquiète, douçâtre, rendue en de courts croquis mélancoliques, semble inhabitée, hantée seulement par les chats et les fantômes, ceux du passé et ceux d'aujourd'hui, ceux-ci revêtus d'un voile « *qui gomme / lentement la polyphonie des femmes* ». Et parmi ces fantômes, seul nommé, l'ombre de Cavafis. Ces pages, d'un grand charme dans leur écriture classique, s'ouvrent sur l'évocation de l'hôtel *Métropole* qui, aux temps du poète alexandrin, abritait le Service de l'Irrigation qui l'employa pendant 30 ans :

Premier matin, nostalgie même  
de ce qui n'a pas encore eu lieu.  
Le standard aux allures byzantines  
fait de bois sombre et de réticence massive  
cliquette en vain dans la pénombre du hall :  
sur la rive grecque on ne nous entend déjà plus.  
De la rue Lipsius  
(à présent *Charm el Sheik*)  
– s'avancer un peu vers le nord  
invisible et méditerranéen  
puis longer le tram vers le soleil levant –  
il ne fallait pas plus de trois cents pas  
à Constantin Cavafis, passée la bourse du coton,  
pour venir ici  
sous les écritures et les bordereaux  
couleur de violette  
esquisser des poèmes et de discrets  
désirs phrétiques.

...et s'achèvent dans le quartier *polyglotte* des cimetières, devant la tombe du poète, où la pluie a formé « *un petit miroir ovale et sans tain* ».

**A**ddis **A**beba, c'est tout l'opposé. Vue des hauteurs d'Entoto, la capitale éthiopienne est une peinture abstraite faite de quelques couleurs élémentaires, la rouille des toits de tôle ondulée, le vert des sentiers à chèvres, le bleu du ciel, qui composent une « *cartographie abstraite du hasard* ». À Alexandrie, le passé se devinait à chaque pas ; ici, c'est la savane qui affleure dans les rubans d'herbe perçant les rues et dans les lions qui l'habitent, encagés, figés dans le bronze ou flottant au vent des drapeaux. Cette ville paraît déserte, elle-aussi, n'étaient quelques femmes dans les ruelles, *caryatides* soutenant « *sans effort / le poids menaçant des nuages* », dont chaque apparition est célébrée en courts paragraphes d'une prose aérée, dont le ton fait penser au *Cantique des cantiques* : « *Tu es tombée comme la pluie      Tu excèdes tout      Verdoyante* », qui semblent évoquer un souvenir amoureux et qui, me signale l'auteur, sont entièrement composés à partir de la traduction de noms de femmes éthiopiennes.

Kaïtéris a adopté pour chaque ville une forme particulière. Pour Alexandrie, un vers libre assez court, au rythme erratique – celui de la promenade. Pour Addis Abbeba, un dispositif typographique élaboré : 3 corps de caractères, plus l'italique, et une alternance de vers courts et de proses trouées. Quant à la troisième ville des origines, elle veut, nous dit-il, « *l'angle droit justifié de la prose* ». Car **A**thènes, la ville de béton « *au cœur triangulaire* », quadrillée par l'asphalte, hérissée d'antennes, asphyxiée par les gaz d'échappement, peuplée d'une vie marchande hypnotique, désespérée, Athènes n'est plus éclairée par les mythes. De son passé glorieux ne restent que le nom des rues et des gens (« *Antigone a échoué à son examen* »). De la ville immortelle célébrée par les poètes des générations précédentes, de l'univers magique que Kaïtéris a connu enfant – les cours sonores, les cafés, les touffes de basilic « *exalté à la chaux* » dans des bidons d'huile d'olive –, ne subsistent plus que quelques signes discrets. « *Il faut beaucoup aimer les villes pour (...) se prendre d'affection pour celle-ci* ».